

DÉLUGES

– I –
« LA PLUIE »

La pluie se déverse le long des saisons.
L'eau entre par les pores de la maison.
Il suffit de fermer les yeux, un fluide rouge, une lumière blanche, la terre qui s'ouvre.

Ils appellent souvent, quand il pleut, la nuit.
Ils parlent d'un déluge, d'une foudre écarlate, de roches calcaires qui s'effritent dans nos mémoires. Des barques sont déjà parties et leurs sillons se dissipent dans nos yeux.

Les oiseaux planent, ailes dorées déployées en éventail.
Ils nous regardent passer sur terre.
Aucun moment de vérité, puisqu'elle était déjà partout et que nous l'avons oubliée.

D'où venais-tu pour ouvrir les yeux si tard ?

Si tu entends nos tourments, nous partirons. Nous irons défier nos sentiments dans un duel où nous vaincrons ensemble. Nous contournerons notre maison, nous perdrons la raison. Nous irons trouver le soleil, et nous lui demanderons : Qu'as-tu fait de notre lumière ?

Comme c'est beau, cet espace sans oiseau, sans eau, sans toi.

« LES BLACK CLOUDS »

Au fond s'ouvre une île.
Portés par les barques, nous échouons parmi les géants.
Ils nous attendaient depuis longtemps.
Comment avons-nous franchi la ligne de rochers ?
Nous avons oublié. Nous connaissions un récit, il semble perdu.

Nous avons mal aux pieds, au cœur. Épuisés, nous tombons l'un près de l'autre sur les cailloux blancs. Partout des yeux nous regardent, ils flottent dans les airs.
Des plantes s'approchent de notre lit, se hissent et se nouent à nos jambes.

Ils dorment, comme des bêtes épuisées. De leurs bouches entrouvertes s'échappe de la vapeur violette. Leurs squelettes laissent une empreinte.
Ils ont cherché un repos dans lequel ils pourraient se perdre.

Leur souffle se fond dans le bruit des vagues, des gouttes d'eau tombent doucement.
Le ciel se couvre et des nuages d'un noir terrible avancent. Les *black clouds* comme ils les appellent.

Depuis qu'ils se sont évanouis au bord des falaises, les fumées blanches émanent des roches. La pluie bat leurs corps. Leurs visages rouges se parlent.

Et comme dans un vœu commun, une foudre tombe. L'électricité se répand à toute allure partout, un noyau se détache, une intelligence est née.

– III –
« FEMME-OISEAU »

La mer est d'obsidienne.
Les géants gisent dans les rochers. Une tortue dort.
La surface est glissante, opaque. Elle court sur la mer et plonge.
Secrètement, elle l'appelle.

Il viendrait du ciel, il pourrait regarder le soleil droit dans les yeux.
Et elle pourrait s'agripper sur ses ailes.
Ils n'auraient plus besoin de se nourrir, seulement courir.

Une fusée blanche traverse, des étoiles filent et d'autres tombent.
Elle voit son reflet s'accrocher aux arbres.
Des volcans émergent sous une pluie acide. Ils sont des milliers à se réveiller.

*Ses yeux sont inversés,
Son plumage coloré
Son bec parfumé*

Elle vient de déposer l'amour sur le petit lit cycladique.

– IV –

« LA GRANDE TRAÎNE »

Elles grimpent sans limite au dessus des rochers, nous serions bientôt submergés.
Leurs branchages balancés au vent du nord.
Elancées, perdues dans le tumulte sourd de la falaise.
Nous les regardons sortir de la mer, elles sinuent telles des vipères.

Leurs feuillages se dispersent dans le sable. Leurs visions s'engouffrent dans nos pupilles dilatées. Nous entendons un chant sortir de l'eau, des bruissements avancent. Une mélodie émerge, chuchotée puis reprise en chœur.

Dans les vagues se tissent leurs feuilles et dessinent la grande traîne.
Bientôt la mer de poissons se change en sous-bois coloré.
Devant cette évidence, nous ne pourrions que chanter.

– V –

« L'ARMÉE DES CHEVAUX »

Des armées de chevaux débarquent, ils galopent sur les vagues, tornades, rotules écorchées. Noirs comme le passé, rapides comme les éclairs. Leurs souffles chauds retentissent, l'hymne s'approche et les chevaux s'engouffrent dans la plaine, leurs regards fous, possédés par la musique. Cabrés, dispersés, brides rompues, ils semblent exécuter la danse d'une grande prière.

– VI –
« LINDOS »

Ils plongent, profil taillé dans le ciel.
Deux nuages capturent leurs ombres sous-marines.
Les corbeaux s'agitent, hurlent et tournoient.

Dans le creux des lignes de la mer, on pense à ce qu'il reste.
Les genoux serrés, et les mains en attente,
Devant la grande danse, *la psyché des rameaux*

Les asphodèles en ronde, les courbes en pointillé,
Et dans un petit cercle, on pourrait regarder
Nos initiales écrites datées d'antiquité.

Le temps d'un éclair, notre maison fut temple.
Sur nos têtes se dressent deux couronnes imparfaites.
Y fut inscrite l'histoire, aussitôt oubliée.

– VII –
« LE CHANT »

Un rameau se disperse, une vague se fend, un corbeau s'éveille.